

par Hannibal, et veut combattre le proconsul, sans Mutinès et ses Numides. Il en fait à sa tête et est complètement battu. Mutinès, malgré cela, continue son système de petite guerre. Il se maintient dans l'intérieur de l'île, occupe quelques petites villes; et Carthage, ayant enfin expédié quelques renforts, il étend peu à peu ses opérations. Ne pouvant empêcher le chef de la cavalerie légère de l'effacer par ses exploits plus éclatants tous les jours, Hannon lui retire brusquement le commandement et le donne à son propre fils. La mesure était comble. Le Numide, mal récompensé pour avoir su, depuis deux ans, conserver la Sicile à Carthage, entre en pourparlers, lui et ses cavaliers qui se refusaient à suivre Hannon le fils, avec le général romain *Marcus Valerius Lavinus* et livre Agrigente. Hannon fuit sur un canot et va dénoncer à Carthage, aux adversaires d'Hannibal, la trahison infâme dont un officier d'Hannibal s'est rendu coupable. Pendant ce temps, la garnison de la place avait été passée au fil de l'épée, et les citoyens étaient vendus comme esclaves (544). Pour empêcher, à l'avenir, des débarquements opérés à l'improviste, comme celui de 540, il fut conduit dans la ville une colonie; et, à dater de ce jour, la superbe *Akragas*, devenue forteresse romaine, reçut son nom latin d'*Agrigentum*. Toute la Sicile était soumise. Rome veut que l'ordre et la paix règnent dans cette île tant bouleversée. La populace pillarde de l'intérieur, réunie en masse, est transférée en Italie: de *Rhégium* elle est lancée sur les terres des alliés d'Hannibal pour les mettre à feu et à sang. Les administrateurs romains s'emploient de toutes leurs forces à restaurer dans l'île l'agriculture qui y a été complètement ruinée. A Carthage, il sera souvent question d'y envoyer une fois encore des flottes et d'y recommencer la guerre: vains projets qui demeurent non exécutés.

Agrigente
occupée
par les Romains.

210 av. J.-C.

214.

Pacification
de la Sicile.

La Macédoine, plus que Syracuse, aurait dû peser sur les événements. Les États de l'Orient n'étaient ni un appui ni un obstacle. *Antiochus le Grand*, l'allié naturel de Philippe, après la victoire décisive des Égyptiens à *Raphia*¹ (537), avait pu s'estimer heureux d'obtenir la paix sur le pied du *statu quo ante bellum*, du mol et insouciant *Ptolémée Philopator*: les rivalités qui divisaient les *Lagides*, la menace incessante d'une explosion nouvelle de la guerre, les révoltes des prétendants au dedans, des entreprises de tout genre au dehors, en *Asie Mineure*, en *Bactriane* et dans les satrapies orientales, ne le laissaient pas libre d'entrer dans la grande coalition contre Rome, ainsi qu'Hannibal l'eût souhaité. Quant à la cour d'Égypte, elle se mit décidément du côté de la République et renouvela ses traités avec elle, en 544. Toutefois, en fait de secours, il ne fallait pas que Rome attendit de Philopator autre chose que le don de quelques vaisseaux chargés de grains. La Macédoine et la Grèce seules étaient en situation de jeter un poids décisif dans la balance des guerres italiennes. Et rien ne s'y opposa, sinon leurs rivalités de tous les jours. Elles eussent sauvé le nom et la nationalité des Hellènes, si, faisant trêve, durant un petit nombre d'années, à leurs misérables querelles, elles s'étaient tournées ensemble contre l'ennemi commun. Plus d'une voix s'élevait en Grèce pour prêcher cette entente. *Agelaius* de *Naupacte* [Lépante] avait prophétisé l'avenir, en s'écriant qu'il craignait « de voir bientôt la fin de tous ces jeux militaires des Grecs; » en leur conseillant « de tourner vers l'ouest leurs regards et de ne pas permettre qu'un plus fort ne fit passer un jour sous le même joug tous ces rivaux aujourd'hui en armes les uns contre les autres! »

Philippe
de Macédoine.
Ses hésitations.

217 av. J.-C.

210.

¹ [Au sud de *Gaza*, sur les confins de l'Égypte et de la Syrie, auj. *Retha*.]

217 av. J.-C.

Ces graves paroles n'avaient pas peu contribué à amener la paix de 557 entre Philippe et les Étoliens ; et ce qui le prouve, c'est l'élection, qui s'en était suivie, d'Agelaüs, comme *Stratège* de la ligue Étolienne. En Grèce, ainsi qu'à Carthage, le patriotisme souleva un instant les esprits ; et il sembla possible d'entraîner tout le peuple hellène dans une guerre nationale contre Rome. Mais la conduite d'une telle guerre revenait de droit à Philippe ; à Philippe, qui n'avait en lui-même ni l'ardeur ni dans sa nation la foi nécessaires pour la mener à bonne fin. Il ne comprit pas sa difficile mission : d'opresseur qu'il était de la Grèce, il ne sut pas se faire son champion. Déjà ses lenteurs à conclure l'alliance avec Hannibal avaient laissé retomber le meilleur et le premier élan des patriotes, et quand il entra enfin dans la lutte, moins que jamais il lui était donné, médiocre capitaine qu'il était alors, d'inspirer confiance et sympathie aux Hellènes.

216.

Dans l'année même de la journée de Cannes (538), il fit une première tentative sur Apollonie, et échoua ridiculement, battant en retraite au premier bruit, non fondé, qu'une flotte romaine avait paru dans l'Adriatique. Sa rupture avec Rome n'était point encore officielle. Quand enfin elle fut proclamée, tous, amis et ennemis, s'attendaient à une descente des Macédoniens dans la basse Italie. Depuis 539, les Romains maintenaient à Brundisium une armée et une flotte pour les recevoir. Philippe n'avait pas de vaisseaux de guerre : il fit construire une flottille de barques illyriennes pour le transport de ses troupes. Mais au moment décisif, il prit peur, n'osa affronter les quinquérèmes en pleine mer ; et manquant à l'engagement pris envers Hannibal de se porter en armes sur la terre italienne, il se décida, pour faire au moins quelque chose, à aller attaquer les possessions de la République en Épire (540). C'était

214

sa part promise de butin. Que pouvait-il sortir de là ? Rien, dans l'hypothèse la plus favorable. Mais à Rome, on savait désormais que la meilleure défensive est presque toujours celle qui attaque ; et on ne voulut pas, ainsi que Philippe l'avait cru, assister passif à ses agressions sur l'autre bord du golfe. La flotte de Brundisium vint jeter un corps d'armée en Épire. *Oricum* est repris¹, une garnison placée dans Apollonie, le camp macédonien enlevé ; et Philippe, qui passe de la demi-action à l'inaction complète, ne bouge plus pendant plusieurs années. En vain Hannibal le fatigue de ses plaintes, en vain il lui reproche sa paresse et l'étroitesse de ses vues. L'ardeur et la clairvoyance du Carthaginois demeurent impuissantes. Quand les hostilités recommenceront, ce ne sera plus par Philippe qu'elles seront rouvertes. La prise de Tarente (542) ayant un jour donné à Hannibal un excellent port sur la côte, un lieu de débarquement des plus commodes pour une armée macédonienne, les Romains ont compris qu'il leur faut parer au loin les coups, et occuper si bien le Macédonien chez lui, qu'il lui soit interdit de songer à venir en Italie. Depuis longtemps, comme on le pense, l'élan national, un instant surexcité chez les Grecs, s'en était allé en fumée. S'aidant de la vieille opposition, toujours vivace, contre la Macédoine ; tirant habilement parti des imprudences et des injustices récentes que Philippe avait à se reprocher, l'amiral romain *Lævinus* n'eut pas de peine à reconstituer contre lui, sous la protection de la République, la coalition des moyens et des petits États. A sa tête marchaient les Étoliens, que Lævinus avait visités dans leur assemblée, et qu'il avait gagnés par la cession promise du territoire acarnanien,

212 av. J.-C.

Rome à la tête
de la
coalition grecque
contre
la Macédoine.

¹ [Auj. *Orco*, sur la limite de l'Épire et de l'Illyrie, au fond d'un golfe.]

objet de leurs longues convoitises. Ils acceptèrent de Rome l'honorable mission de piller de compte à demi les autres contrées de la Grèce : la terre était pour eux ; les prisonniers et le butin étaient pour les Romains. Dans la Grèce propre, les États hostiles à la Macédoine, ou plutôt à la ligue Achéenne, se joignirent à eux. Parmi ces adhérents on comptait Athènes dans l'Attique, *Élis* et *Messène* dans le Péloponnèse, Sparte surtout. Là, un soldat audacieux, *Machanidas*, venait de jeter bas une constitution décrépite, afin de régner en desposte sous le nom de Pélops ; et, en aventurier parvenu, appuyait sa tyrannie sur l'épée de ses mercenaires. Les Romains eurent enfin pour alliés les chefs des tribus à demi sauvages de la Thrace et de l'Illyrie, les irréconciliables adversaires des Macédoniens, et *Attale*, roi de *Pergame* : celui-ci, habile, énergique et cherchant à tirer profit de la ruine des deux grands États grecs, qui l'entouraient, avait su se ranger dans la clientèle de Rome, à une heure où sa coopération avait du prix pour elle. — Je ne retracerai pas les vicissitudes diverses de la guerre, et j'épargne au lecteur un inutile ennui. Quoique plus fort que chacun de ses adversaires pris isolément, quoiqu'il eût partout repoussé leurs attaques avec vigueur et bravoure, Philippe ne s'en consuma pas moins dans une pénible défensive. Tantôt il lui faut se tourner du côté des Étoliens, qui, de concert avec la flotte de Rome, massacrent les malheureux Acarnaniens, et menacent la Locride et la Thessalie ; tantôt il court vers le Nord, où l'appelle une incursion des barbares ; à un autre moment, les Achéens lui demandent du secours contre les bandes pillardes des Étoliens et des Spartiates ; ailleurs, le roi de Pergame, se joignant à l'amiral romain *Publius Sulpicius*, fait mine de descendre sur la côte orientale, ou débarque des troupes dans l'île d'*Eubée*. Philippe, sans flotte, se voit paralysé

La guerre
reste indéci-
sée.

dans ses mouvements : dans sa détresse, il demande des vaisseaux à *Prusias*, roi de Bithynie, et à Hannibal lui-même. Enfin, dans les derniers temps, il ordonne, chose par laquelle il eût dû commencer, la construction de cent galères, dont encore il ne fut jamais fait usage, à supposer que l'ordre ait été exécuté. Quiconque comprenait la situation de la Grèce, quiconque l'aimait, ne pouvait que déplorer cette guerre malheureuse, où s'épuisaient ses dernières ressources, au bout de laquelle était la ruine de tous.

Les villes commerçantes, Rhodes, Chios, Mitylène, Byzance, Athènes, l'Égypte elle-même avaient tenté de s'entremettre. Les deux parties se montraient disposées à la paix. Si les Macédoniens avaient souffert de la guerre, elle n'avait pas été moins onéreuse aux Étoliens, de tous les alliés de Rome les plus intéressés dans la querelle, surtout depuis le jour où Philippe ayant gagné le petit roi des *Athamaniens*, l'Étolie entière se trouvait découverte. Bon nombre parmi eux voyaient clairement à quel rôle honteux et funeste les condamnait l'alliance romaine. Tous les Grecs avaient poussé un cri d'horreur, quand, de concert avec Rome, les Étoliens avaient vendu comme esclaves et en masse les populations helléniques d'*Anticyre*, d'*Oréos*, de *Dymé* et d'*Égine*¹. Malheureusement ils n'étaient plus libres de leurs actes, et ils auraient joué gros jeu à faire une paix séparée avec Philippe. Les Romains n'y inclinaient point. Les choses ayant alors pris une heureuse tournure en Espagne et en Italie, quel intérêt Rome avait-elle à faire cesser cette guerre, où, sauf les quelques vaisseaux envoyés d'Italie, les charges et les ennuis pesaient sur les Étoliens ? Ceux-ci finirent pourtant par s'entendre avec les Grecs qui s'interpo-

Paix
entre Philippe
et les Grecs.

¹ [Anticyre, aj. *Aspro-Spilia*, en Phocide, sur le golfe de Corinthe, — *Dymæ*, aj. *Papas* (?) en Achaïe, — *Oreos* ou *Histia*, aj. *Orio*, en Eubée.]

206-205 av. J.-C.

Paix
entre Philippe
et Rome.

saient en médiateurs; et en dépit des efforts contraires des Romains, ils conclurent la paix durant l'hiver de 548 à 549. L'Étolie, par là, transformait son puissant allié en un ennemi dangereux. Mais le Sénat romain employait alors toutes les ressources de la République, épuisée par tant de luttes, à la grande et décisive expédition d'Afrique. Ce n'était donc pas le moment de se venger de l'alliance rompue. Il parut plus convenable de traiter aussi de la paix, la guerre contre Philippe, après la retraite des Étoliens, exigeant désormais un certain déploiement de forces. En vertu de l'arrangement conclu, les choses furent remises sur le pied d'avant la guerre. Rome notamment garda toutes ses possessions de la côte d'Épire, à l'exception du minime territoire des *Atintans*. Philippe dut s'estimer heureux de s'en tirer à d'aussi favorables conditions. Il n'en ressortait pas moins clairement que toutes les indicibles misères d'une guerre odieuse et inhumaine avaient inutilement pesé durant dix années sur la Grèce, et que c'en était fait des grands desseins et des merveilleuses combinaisons d'Hannibal : après avoir un instant divisé la Grèce, elles avortaient à toujours.

La guerre
en Espagne.

En Espagne, où le génie d'Hamilcar et de son fils se faisait sentir encore, la lutte fut plus sérieuse. Il s'y rencontra d'étonnantes vicissitudes, qui s'expliquent d'ailleurs par la nature du pays, et par les mœurs des nations locales. Les paysans et les bergers habitant la vallée de l'Èbre ou la fertile et plantureuse Andalousie, comme ceux cantonnés sur les hauts plateaux, coupés de bois et de montagnes, du massif intermédiaire, tous se levaient par essaims armés au premier appel; mais ils ne se laissaient ni facilement conduire à l'ennemi, ni même longtemps tenir réunis. Quant aux habitants des cités, quel que fût leur opiniâtre courage à se défendre derrière leurs murailles contre l'attaque d'un ennemi, ils ne se

prétaient pas davantage à une action commune et énergique au dehors. Carthaginois ou Romains, peu leur importe. Que ces hôtes incommodes occupent ou non une partie plus ou moins grande de la Péninsule, les uns du côté de l'Èbre, les autres du côté du Guadalquivir, ils ne s'en soucient pas le moins du monde : aussi durant toute la guerre, sauf à Sagonte qui tenait pour les Romains, sauf à *Astapa*¹ ralliée à la cause des Carthaginois, il est bien rare qu'on les voie mettre au service d'un des deux belligérants la tenacité du courage espagnol. Mais comme ni les Romains ni les Africains n'avaient amené dans le pays des armées considérables, la guerre dégénéra forcément en une guerre de propagande, où à défaut de l'affection et des solides alliances, la crainte, l'argent, le hasard entrent le plus souvent en jeu. La lutte semble-t-elle près de finir, elle se prolonge tout d'un coup et se transforme en une interminable guerre de pièges ou de partisans : puis soudain encore elle renaît de ses cendres, et éclate partout. Les armées roulent et changent comme les dunes au bord de la mer : plaine hier, montagne aujourd'hui. Le plus souvent les Romains ont l'avantage; d'abord ils sont entrés dans le pays, comme les ennemis des Phéniciens et comme des libérateurs; puis ils ont envoyé de bons généraux, et le noyau d'un solide corps d'armée. Toutefois, les récits des annalistes sont incomplets, les temps et les dates sont singulièrement brouillés; et ce serait chose impossible que de tracer un tableau satisfaisant de cet épisode des guerres espagnoles.

Les deux proconsuls romains dans la Péninsule, *Gnaeus* et *Publius Scipion*, Gnaeus surtout, étaient habiles capitaines et excellents administrateurs. Ils ac-

Succès
des Scipions.

¹ [Auj., à ce que l'on croit, *Estepa*, non loin d'*Ecija*, dans la province de Séville.]

complirent leur mission avec le plus éclatant succès. Non-seulement ils tinrent constamment fermée la barrière des Pyrénées, et repoussèrent avec pertes toutes les tentatives de l'ennemi pour rétablir les communications par terre entre l'armée d'invasion sous les ordres du général en chef, et ses dépôts en Espagne; non-seulement ils entourèrent *Tarragone* de fortifications étendues, donnant en outre à cette Rome espagnole un port créé sur le modèle de la *Nouvelle-Carthage* d'Espagne; ils firent plus, et dès l'an 539, ils allèrent chercher les Carthaginois, et leur livrer d'heureux combats au cœur même de l'Andalousie (p. 192). La campagne de 540 fut plus féconde en bons résultats. Les Scipions portèrent leurs armes jusqu'aux colonnes d'Hercule: leur clientèle fit partout des progrès dans le Sud; enfin, par la reprise et la restauration de Sagonte, ils conquirent une station importante sur la route de l'Èbre à Carthagène, en même temps qu'ils payaient enfin la dette du peuple romain. Mais non contents d'avoir arraché aux Carthaginois la Péninsule presque entière, ils leur suscitent un dangereux ennemi dans l'Afrique occidentale, vers 541. Ils nouent des intelligences avec *Syphax*, le plus puissant des chefs de la contrée (provinces d'*Oran* et d'*Alger*). S'ils avaient pu lui amener le renfort d'une armée de légionnaires, peut-être les choses eussent-elles été plus loin encore. Mais à cette heure, les Romains ne pouvaient distraire un seul homme de leurs armées d'Italie, et le corps détaché en Espagne n'était point assez fort pour se diviser sans danger. Quelques officiers romains seulement s'en allèrent former et dresser les troupes du chef africain; et bientôt celui-ci excita parmi les sujets libyens de Carthage un tel désordre et un tel esprit de révolte, que le lieutenant d'Hannibal en Espagne, Hasdrubal Barca, dut repasser la mer en personne avec le gros de ses

215 av. J.-C.

214.

Syphax
en guerre
avec Carthage.

213.

meilleurs soldats. On sait peu de chose de cette guerre, si ce n'est la terrible vengeance que Carthage tira des insurgés, selon son habitude, après que le vieux rival de Syphax, le roi *Gala* (dans la province de *Constantine*), se fût déclaré pour elle, et après que le vaillant *Massinissa*, fils de Gala, eut battu Syphax, et l'eut contraint à la paix. — Ce retour de la fortune s'étendit aussi à l'Espagne. Hasdrubal put y rentrer avec son armée (543), avec des renforts nouveaux et avec Massinissa lui-même.

Pendant son absence (541-542), les Scipions avaient sans obstacle fait du butin et de la propagande dans les pays jadis soumis à Carthage: mais voici que, tout à coup assaillis par des forces démesurément supérieures, il leur faut ou retourner sur la ligne de l'Èbre, ou appeler les Espagnols aux armes. Ils choisissent ce dernier parti, prennent 20,000 Celtibères à leur solde; puis pour tenir tête aux trois armées ennemies, que commandent *Hasdrubal Barca*, *Hasdrubal, fils de Gisgon*, et *Magon*, ils divisent aussi leurs troupes en trois corps, dans lesquels ils répartissent par tiers tous les soldats romains qu'ils possèdent. Ils avaient par là préparé leur ruine. Pendant que Gnaeus campe en face d'Hasdrubal Barca, avec son noyau de Romains et tous les Espagnols, Hasdrubal corrompt ces derniers à prix d'or. Dans leurs idées de mercenaires ils ne croient pas violer la foi promise, dès, que se contentant de quitter l'armée romaine, ils ne passent point à l'ennemi, et ne se tournent pas contre elle. Dans cette situation, il ne reste plus au général romain qu'à battre en retraite au plus vite. Les Carthaginois le suivent de près. Sur ces entrefaites, le deuxième corps romain, sous les ordres de Publius Scipion, est attaqué vivement par les deux autres divisions africaines, commandées par Hasdrubal, fils de Gisgon, et par Magon. Les escadrons légers de Massinissa, nombreux autant que

21 av. J. C.

213-2 2.

Les Scipions
sont défaits
et tués.

hardis, donnent aux Carthaginois un avantage marqué. Le camp des légionnaires est enveloppé; c'en est fait d'eux, si les auxiliaires espagnols, déjà en marche et attendus, n'arrivent point à l'heure opportune. Le proconsul tente une sortie audacieuse; il veut aller à leur rencontre avec ses meilleurs soldats. Les Romains sont victorieux d'abord. Mais bientôt les Numides, lancés sur eux, les atteignent, les empêchent d'achever leur victoire, et leur ferment la retraite. L'infanterie arrive. Publius Scipion est défait et tué : la bataille perdue se change en un désastre complet. Peu après Gnaeus, qui dans sa lente marche rétrograde avait peine à se défendre contre le premier corps carthaginois, est attaqué à l'improviste par les trois divisions réunies; et les Numides lui barrent la retraite. Refoulée sur une colline nue, où elle n'a pas même de place pour camper, son armée est taillée en pièces ou faite prisonnière : quant à lui, il a disparu dans le combat. Cependant une petite troupe s'est échappée, conduite par un excellent officier de l'école de Gnaeus, nommé *Gaius Marcius*. Elle parvient à repasser l'Èbre, et rejoint le lieutenant *Titus Fronteius*, qui a pu de son côté ramener en lieu de sûreté les soldats que Publius avait laissés dans son camp. Ils voient bientôt revenir à eux la plupart des garnisons romaines éparses dans les cités de l'intérieur, et qui ont pu se retirer. Les Phéniciens réoccupent l'Espagne jusqu'à l'Èbre; ils semblent sur le point de passer le fleuve, et de rétablir, par les passages des Pyrénées dégagés enfin, leurs communications avec l'Italie. C'est alors que la nécessité va mettre à la tête des débris de l'armée romaine l'homme de la situation. Laissant de côté les officiers plus anciens ou incapables, les soldats élisent pour chef *Gaius Marcius*, qui prend en main la conduite des opérations et se voit puissamment servi par les dissensions et les jalousies mutuelles des trois

L'Espagne
ultérieure perdue
pour
les Romains.

chefs carthaginois. Bientôt ceux-ci sont rejetés sur la rive droite du fleuve, partout où ils l'ont franchi; et toute la ligne est vaillamment et intégralement maintenue jusqu'au moment où d'Italie arrive enfin une nouvelle armée avec un autre général. Par bonheur la guerre en Italie était entrée dans une période de succès. Capoue venait d'être reprise; et Rome avait pu détacher une forte légion, douze mille hommes environ, sous les ordres du propréteur *Claudius Néron*. L'égalité des forces se trouva ainsi rétablie.

Néron en Espagne.

L'année suivante (544), une pointe dirigée sur l'Andalousie réussit. Hasdrubal Barca fut cerné, pressé, et n'échappa à la capitulation qu'en usant d'une ruse déshonnête, et en violant sa parole. Toutefois Néron n'était pas le général qu'il fallait en Espagne. Brave officier, mais dur, violent, impopulaire, peu habile à renouer les anciennes relations et à en contracter de nouvelles, il ne sut point mettre à profit les haines suscitées dans toute l'Espagne ultérieure par l'insolence et les iniquités des Carthaginois, qui après la mort des Scipions avaient partout malmené amis et ennemis. Le Sénat, bon juge de l'importance et des exigences spéciales de la guerre d'Espagne, ayant appris aussi par les captifs d'Utique, amenés à Rome sur la flotte, que Carthage faisait d'immenses préparatifs, et voulait expédier Hasdrubal Barca, Massinissa, et une nombreuse armée au-delà des Pyrénées, le Sénat, dis-je, se résolut à faire également passer de nouveaux renforts sur l'Èbre, avec un général en chef muni de pouvoirs exceptionnels, et l'élu du peuple.

210 av. J.-C.

On raconte que durant longtemps aucun candidat ne voulut briguer ce poste dangereux et difficile. Enfin *Publius Scipion*, se présenta. C'était un jeune officier, âgé de vingt-sept ans à peine, fils du général du même nom, mort peu de temps avant en Espagne. Déjà il

Publius Scipion.

avait été tribun militaire et édile. Je ne puis croire qu'ayant fait convoquer les comices pour une élection d'une telle importance, le Sénat s'en soit remis au hasard pour le choix à faire : je ne crois pas davantage que l'amour de la gloire et celui de la patrie fussent alors tellement éteints dans Rome qu'il ne se trouvât pas un seul capitaine expérimenté pour solliciter le commandement. Chose plus probable, déjà les regards du Sénat s'étaient tournés vers le jeune officier rompu à la guerre, et d'un talent éprouvé, qui s'était brillamment comporté dans les chaudes journées du Tessin et de Cannes. Comme il n'avait pas parcouru tous les échelons hiérarchiques, et ne pouvait régulièrement succéder à des prétoriens et des consulaires, on recourait tout simplement au peuple, placé ainsi dans la nécessité de conférer le grade à ce candidat unique, malgré le défaut d'aptitude légale. Et puis, le moyen était excellent pour lui concilier les faveurs de la foule, à lui, et à l'expédition d'Espagne, jusqu'alors très-impopulaire. Que si ce fut calcul que sa candidature improvisée, le calcul réussit à souhait. A la vue de ce fils voulant aller au-delà des mers venger la mort de son père, à qui neuf ans auparavant il avait déjà sauvé la vie sur le Tessin ; à la vue de ce beau et viril jeune homme, à la longue chevelure bouclée, qui venait modeste et rougissant s'offrir au danger, en l'absence d'un plus digne ; de ce simple tribun militaire, que le vote des centuries portait tout d'un coup au commandement supérieur ; tous, citoyens de la ville, et citoyens de la campagne, assemblés dans les comices, éprouvaient une admiration profonde, inextinguible. Et vraiment, c'était une enthousiaste et sympathique nature que celle de Scipion ! Il ne compte pas sans doute parmi ces hommes rares, à la volonté de fer, et dont le bras puissant pousse pour des siècles le monde dans une ornière nouvelle : il

ne fut pas non plus de ceux qui se jetant à la tête du char de la fortune, l'arrêtent pendant des années, jusqu'au jour où les roues leur passent sur le corps. C'est en obéissant au Sénat qu'il a gagné des batailles, et conquis des pays. Ses lauriers militaires lui valurent aussi dans Rome une situation politique éminente : toutefois il y a loin de lui à Alexandre ou à César. Général, il n'a pas fait plus pour son pays que Marcus Marcellus : homme d'État, sans se rendre exactement compte, peut-être, de sa politique anti-patriotique et toute personnelle, il a fait autant de mal aux institutions de sa ville natale, qu'il lui avait rendu de services sur les champs de bataille. Et pourtant tous se laissent prendre au charme de cette aimable et héroïque figure : moitié conviction, moitié habileté, serein et sûr de soi toujours dans l'ardeur qui l'anime, il s'avance, entouré d'une sorte d'auréole éclatante ! Assez inspiré pour enflammer les cœurs : assez froid et réfléchi pour n'adopter que le conseil de la raison, pour compter toujours avec la loi commune des choses d'ici-bas ; bien éloigné de croire naïvement avec la foule à la révélation divine de ses propres conceptions, et trop adroit pour vouloir la désabuser : d'ailleurs, ayant tout bas la conviction profonde qu'il est un grand homme par la grâce des dieux : vrai caractère de prophète, pour tout dire, il se tient au-dessus du peuple et hors du peuple. Sa parole est sûre et solide comme le roc : il pense en roi, et croirait s'abaisser en ramassant un vulgaire titre royal. A côté de cela, il ne sait pas comprendre que la constitution le lie lui-même : si fort de sa grandeur qu'il ignore l'envie et la haine, qu'il reconnaît courtoisement tous les mérites, et qu'il pardonne et compatit à toutes les fautes : parfait officier, fin diplomate, sans porter le cachet professionnel exagéré et fâcheux de l'un ou de l'autre ; unissant la culture